

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 34 (1926)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Développement historique de l'industrie horlogerie à la Vallée de Joux de 1712 à 1924  
**Autor:** Audemars, Louis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-27108>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'INDUSTRIE HORLOGÈRE A LA VALLÉE DE JOUX DE 1712 A 1924 <sup>1</sup>

---

Il faut remonter au commencement du XVIII<sup>me</sup> siècle, vers 1712, pour trouver à La Vallée de Joux les premiers éléments d'une industrie, ayant quelque rapport avec l'horlogerie. Un jeune homme, Joseph Guignard, alla apprendre la profession de lapidaire au Pays de Gex et vint ensuite faire des apprentis à La Vallée, où cette industrie fit bientôt de rapides progrès. Si on y travaillait les pierres précieuses, on y taillait surtout le verre coloré qui servait à orner la bijouterie et la quincaillerie. Insensiblement on arriva à fabriquer les divers contre-pivots qui sont utilisés dans l'horlogerie. Mais ce n'est qu'à partir de l'année 1840, que la maison L<sup>s</sup> Audemars engagea un apprenti pour se former à la fabrication de tous genres de pierres percées et non percées, dont on fait usage en horlogerie. Cette industrie des pierristes, issue du lapidaire, s'est énormément développée à La Vallée de Joux jusqu'à nos jours, où elle occupe un très grand nombre d'ouvriers, travaillant pour tous les peuples du monde.

A peu près à la même époque, il se fabriquait à La Vallée quelques horloges en bois, en fer et en laiton, très grossièrement façonnées, mais qui remplacèrent très avantageusement les moyens plus primitifs que l'on employait auparavant

<sup>1</sup> Communication faite à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie lors de son assemblée au Sentier le 22 août 1925.

pour la mesure du temps. Les ouvriers de cette industrie allèrent se former à Bellefontaine pour arriver à fabriquer la vraie horloge dite de Morez, dont plusieurs spécimens existent encore et parmi ceux-ci on peut citer les frères Moïse et Isaac Golay, qui construisirent entre autres l'horloge du clocher du temple du Sentier en 1737.

L'introduction de l'industrie horlogère à La Vallée dans la première moitié du XVIII<sup>me</sup> siècle fut fortement entravée par l'obligation de se constituer en corporations ou maîtrises, octroyées par LL. EE. de Berne, afin de donner quelque appui aux horlogers isolés, qui sans cela se trouvaient complètement paralysés dans leurs travaux. D'un autre côté les conditions pour entrer dans une de ces maîtrises étaient excessivement draconiennes et décourageaient les jeunes gens désireux de se vouer à l'industrie horlogère. Pour le candidat à la maîtrise, qui avait son siège hors du pays, il ne s'agissait de rien moins que de faire cinq années d'apprentissage chez un maître breveté, trois ans de compagnonnage comme ouvrier, après quoi, sur la présentation d'une bonne montre faite avec soin sous la surveillance de la maîtrise, le jeune homme devenait membre de la corporation, avec le titre de maître et le droit de former des apprentis. Le nom de chef-d'œuvre désignait alors la montre présentée au jury pour l'obtention de la lettre de maîtrise. Il s'agissait donc de travailler pendant huit années, presque sans les ressources de son propre travail et avec l'incertitude de la réussite.

Les données ci-dessus ont été partiellement puisées dans l'histoire de l'horlogerie à La Vallée de Marcel Piguet, qui, en 1895 et sous les auspices de la Société industrielle et commerciale de La Vallée, avait déjà fait un travail assez complet sur toute cette matière. Quelques noms et quelques dates y seront encore relevés au cours du présent travail.

Mais pendant ces pénibles tâtonnements, le véritable introducteur de l'horlogerie à La Vallée de Joux, Samuel-Olivier Meylan, venait au monde au hameau Chez-le-Maître. On ne connaît malheureusement rien de ses premiers travaux, mais on peut le supposer un jeune homme adroit et persévérant dans son désir d'apprendre à faire une montre, puisque avec ses propres économies, il partit pour Rolle en 1740, où il rencontra un artiste horloger, disposé à lui apprendre le métier. Il réussit plus rapidement qu'il n'espérait et pensant que son isolement à La Vallée lui permettrait de se passer des maîtrises, il forma un apprenti après sa rentrée de Rolle, mais les corporations veillaient et celle de Rolle lui intima l'ordre de renvoyer son apprenti. Il céda après quelque résistance, mais il quitta de nouveau le coin natal pour aller dans le Pays de Neuchâtel, accompagné de son protégé, où il se perfectionna. Il se présenta ensuite devant la maîtrise de Moudon pour y faire son chef-d'œuvre et ayant réussi, il obtint le titre de maître et la liberté de s'établir dans le Pays de Vaud et de développer l'horlogerie autour de lui. Il y rentra vers la fin de l'année 1742, d'où il adressa avec son apprenti et l'un de ses premiers imitateurs une requête à LL. EE., demandant à être libérés de leurs obligations envers les maîtrises, jusqu'à ce qu'ils fussent assez nombreux, soit sept maîtres, pour en former une au Chenit. Cette libération leur fut accordée le 5 février 1749 et par la suite ils s'organisèrent en société pour le partage des frais de cette concession. Cette société fut de nouveau inquiétée par les maîtrises réunies et celle de Rolle en particulier, ce qui leur occasionna de nombreux frais et désagréments.

Les horlogers de La Vallée se décidèrent enfin à présenter à LL. EE. un nouveau règlement de maîtrise, qui fut sanctionné au mois de septembre 1756. Après diverses tergi-

versations et nouvelles difficultés, on aboutit enfin à l'état de chose naturel et actuel, savoir l'abolition de toute maîtrise, qui fut décrétée par LL. EE. le 6 mars 1776, avec la liberté de l'industrie et du commerce des produits de l'horlogerie.

A la même époque où Samuel-Olivier Meylan luttait pour le développement de son industrie contre l'intransigeance des maîtrises, d'autres jeunes gens de talent s'expatrièrent aussi pour aller apprendre la fabrication des montres. Parmi eux, il faut citer Pierre-Henri Golay de Derrière-la-Côte, dont la famille a fourni successivement cinq générations de cadratursiers et qui alla à Fleurier apprendre cette partie ; puis Abram-Samuel Meylan de l'Orient, qui alla aussi à Fleurier se perfectionner dans sa vocation.

On ne saurait assez retenir comme étant d'une importance capitale pour La Vallée de Joux, cette date de 1740 et années suivantes, au cours desquelles de courageux et persévérants jeunes gens s'expatrièrent pour apprendre la profession d'horloger, puis rentrant au pays natal, y apportèrent les premiers éléments d'une industrie, qui, pendant plus de deux siècles, a fait la prospérité de La Vallée de Joux.

Il faut se représenter ce que fut cette contrée pendant environ quatre siècles, de la fin du XIII<sup>me</sup> à la fin du XVII<sup>me</sup>, pour se rendre compte des progrès immenses qui ont été réalisés par le moyen de l'industrie horlogère jusqu'au milieu du XIX<sup>me</sup> siècle, mais surtout depuis cette époque-là, de par son complet épanouissement. Le pays était alors couvert de vastes et sombres forêts, coupées sans doute et embellies par le lac et quelques riants clairières, que les rares habitants peuplèrent, en se disséminant de l'est à l'ouest, en fondant les nombreux hameaux qui se sont agrandis dans la suite des temps. Ces habitants vivaient très chétivement des produits de leur bétail et d'un sol d'une

grande pauvreté naturelle, qu'aggrave encore l'âpreté du climat. Quelques embryons d'industrie résultant de l'exploitation des forêts, réduite partiellement en charbon, des hauts fourneaux pour la fabrication de fer grossier et les verreries étaient les seuls éléments capables de procurer quelques ressources à la population, en plus des produits susmentionnés. Aussi son augmentation fut-elle très lente jusqu'à la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle, malgré les familles nombreuses, à cause de l'émigration vers des pays plus hospitaliers.

Aujourd'hui, grâce à la persévérance de Samuel-Olivier Meylan, nous avons de belles industries en pleine prospérité, qui ont transformé l'âpre et sauvage Vallée de Joux en une riante contrée, attirant les amateurs de belle nature, où l'on accède en deux heures de chemin de fer dès les bords du Léman, en compagnie de tous les produits de l'univers qu'on peut désirer.

Aux difficultés inhérentes à tout début d'une industrie dans une contrée, on peut mentionner ici que les services de transport pour arriver à La Vallée ou en sortir étaient des plus primitifs et très difficiles en hiver. Des messagers avec leur hotte, passant le Marchairuz, furent les premiers transports assez irréguliers, chargés des correspondances et souvent d'assez grandes valeurs, parmi lesquels on peut citer Moïse Eténoz, du Lieu. Le premier service postal officiel, accordé en 1748, fut un messager qui allait deux fois par semaine à Romainmôtier. En 1825, il fut accordé un courrier à un cheval qui faisait trois courses par semaine à Cossonay. Ce service fut ensuite quotidien, puis deux, trois et quatre fois par jour, dont un vers les Rousses, jusqu'à l'établissement du chemin de fer en 1899, qui a été le couronnement du développement des industries.

Examinons maintenant plus en détail les nombreux progrès de cette industrie horlogère, en mentionnant en passant

quelques maisons de fabrication, ainsi que quelques personnalités marquantes, qui ont le plus contribué à amener ces différents progrès. Il ne faut pas perdre de vue que depuis l'époque des maîtrises, il s'est fabriqué sans interruption des montres finies à La Vallée, en plus du travail courant exécuté par les ouvriers à leur domicile. D'abord tous les maîtres horlogers et les apprentis étaient tenus de fournir leur chef-d'œuvre, soit une montre finie entièrement de leur main. Restés demi agriculteurs, ces maîtres occupaient quelque temps de loisir à fabriquer des montres, dont ils faisaient venir de Genève ou des Montagnes neuchâtelaises, les parties qu'ils avaient trop de peine à exécuter eux-mêmes : échappement, cadran, aiguilles, boîtes, etc. Ces montres restaient en partie dans la contrée, comme montres de famille, ou faisaient l'objet d'un petit commerce avec les amateurs qui pouvaient se payer ces objets si utiles, mais d'un si haut prix, vu les difficultés de leur fabrication.

On cite entre autres comme s'étant occupés de cette fabrication spéciale, les fils de Jacques Rochat, du Brassus, qui fondèrent en 1773 la maison Rochat frères, débutant par la fabrication de fort belles montres finies simples et compliquées, avec échappement à verge, pour continuer plus tard par celle de pièces plus compliquées, mais livrées sans l'échappement. On dit que cette maison fut la plus ancienne association, ayant pour but de réunir sous une direction unique un certain nombre d'horlogers et de s'occuper de la vente de leurs produits.

Abel Piguet, né en 1750 aux Piguet-Dessus, et son fils David, avaient, dès 1775, une petite fabrique de montres simples, dont plusieurs sont restées dans le pays.

Abel Golay des Piguet-Dessous s'associa à la même époque avec plusieurs membres d'une famille Piguet du Bas du Chenit pour la fabrication de montres à répétition et grande

sonnerie  $\frac{1}{4}$ , avec échappement à verge, qu'ils vendaient directement à Paris. C'est à Abel Golay, un des membres de cette association, que revient le mérite d'avoir fait en 1810 les premiers pignons à la fraise, sur un outil inventé par lui. Il fournit dès lors et jusqu'en 1848, des pignons aux fabricants de La Vallée.

Charles-Auguste Piguet fonda au Bas du Chenit, vers 1790, un important atelier pour la fabrication des montres à roue de rencontre, dont il avait un assez fort écoulement dans la maison Piguet et Meylan, de Genève. Cet industriel, ainsi que Philippe-Samuel Meylan, dont il sera encore fait mention plus loin, Thimotée Golay, du Bas du Chenit, Charles-Abel Piguet, du Brassus et Pierre-Moïse Reymond, du Solliat, construisirent à cette époque un certain nombre de montres compliquées tout à fait remarquables par leurs mécanismes artistement travaillés, mais dont la description sortirait trop du cadre de cette étude. Il faut cependant citer un régulateur construit par Thimotée Golay, qui fut son chef-d'œuvre, avec toutes sortes de combinaisons merveilleuses ; il marchait une année et fut vendu une première fois pour l'insignifiante somme de fr. 200.—. Après cent ans, cette pièce marchait encore parfaitement et fut acquise en définitive par un enthousiaste collectionneur américain. La plupart de ces belles montres, simples et compliquées, dont on admire encore aujourd'hui le travail, furent construites pendant les néfastes années de la révolution française, qui donnèrent des loisirs à nos ateliers et à nos horlogers.

La tradition rapporte qu'à peu près à la même époque, plusieurs ouvriers du Bas du Chenit, ayant fabriqué un certain nombre de montres sans en trouver l'écoulement, entreprirent dans ce but un voyage en Orient, où, sans aucune notion de ce qu'était un pareil voyage à cette époque, ils ne

purent parvenir. Arrêtés en Italie comme des malfaiteurs, ils furent volés de tout leur avoir et ce n'est qu'à grand peine, avec l'aide de la charité publique, qu'ils purent rentrer au pays. Si ce premier essai commercial avait eu plus de succès, il aurait peut-être donné une autre direction à la fabrication de l'horlogerie à La Vallée.

Donnons maintenant un rapide coup d'œil à ce qu'était la fabrication de l'horlogerie à La Vallée pendant la plus grande partie du XVIII<sup>me</sup> siècle, avant d'aborder le sujet plus spécial de son complet épanouissement par la terminaison complète de la montre chez nous. A cette époque il n'était pas question de pouvoir aller acheter tels ou tels débris chez les fabricants de ces spécialités, pour pouvoir monter en très peu de temps le mécanisme complet d'une montre, comme on le fait aujourd'hui. Il fallait d'abord scier à la plaque de laiton tous les morceaux de la cage du mécanisme ; les écrouir et revenir très soigneusement pour éviter les déformations en cours de travail. Il en était de même pour les roues qui devaient être croisées et denturées à la main. Pour les pignons on étira d'abord des pieds d'acier avec les dents formées, auxquelles il fallait ensuite donner la forme la plus normale possible, au moyen de limes spéciales. Ce travail très coûteux et délicat se prolongea jusqu'à l'invention de l'outil d'Abel Golay pour le taillage des pignons à la fraise.

La construction complète d'une montre prenait à cette époque un temps considérable. Chacun faisait la sienne ; les maîtres des corporations tout d'abord et ensuite les apprentis, qui sortaient tout ce qui était possible de leurs doigts et capacités, et faisaient venir de Genève ou des Montagnes neuchâtelaises les débris qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes, et ainsi se complétaient ces belles montres anciennes si soignées, qu'on peut encore admirer aujourd'hui.

On en vint ensuite vers 1776, à une plus grande division du travail : chaque ouvrier eut sa spécialité et les mouvements commencés dans telle famille se transmettaient ensuite de maison en maison, pour que chaque ouvrier y ajoutât son propre travail. Tout se réunissait ensuite chez les marchands horlogers, comme on les désignait, ayant chacun leur clan de fabrication ; ils allaient vendre ces mouvements chez les horlogers de Genève et Neuchâtel, qui les terminaient en boîte et les vendaient dans leurs boutiques.

Après la fabrication des montres isolées, qu'on pourrait appeler montres d'amateurs, on débuta plus en grand, comme il est expliqué ci-dessus, par la fabrication des ébauches pour montres à roue de rencontre, soit la cage renfermant le mécanisme moteur, avec les pignons rivés sur leurs roues, sans être pivotés, travail qui incombera plus tard au finisseur. Dans la suite des années, on y ajouta à mesure des demandes, les mécanismes de tous genres de complications : cadratures à  $\frac{1}{4}$  et à minutes, grandes sonneries, réveils, quantièmes, musique, seconde indépendante, automates, etc., et pendant une très longue période, les horlogers de La Vallée eurent le monopole de cette fabrication et de la fourniture à leur clientèle du dehors, ainsi que le prouvent quelques extraits de lettres officielles de Genève, qu'il serait inutile de reproduire ici.

Si les horlogers de La Vallée jouirent longtemps de ce privilège, il faut constater qu'ils étaient fort mal installés pour faire un travail aussi délicat. Assis devant de petites fenêtres s'ouvrant difficilement, mal chauffés au début par la plaque du foyer de la cuisine et souvent insuffisamment nourris, on comprend quelle devait être la dose de patience et de persévérance donnée pour une besogne aussi absorbante. Aussi les ravages causés par les épidémies étaient-ils considérables. Même les comptoirs des marchands horlogers

étaient des plus primitifs et pour qui a connu les maisons avec leurs locaux enfumés des éminents horlogers cités au cours de ce travail, qui voyageaient quelque peu, on a peine à comprendre, au milieu du confort moderne, qu'ils aient pu se contenter de chambres aussi primitives et inconfortables.

Après la période assez longue consacrée à la fabrication des ébauches pour montres à roue de rencontre, vint la période qu'on peut appeler celle des pièces fantaisies, facilitée par la mise en usage du calibre Breguet, remplaçant avantageusement celui pour échappement à verge.

Dès 1780, le Bas du Chenit et le hameau Chez-Meylan possédaient un noyau d'horlogers de talent, qui outre leurs relations de famille, avaient celles qu'amène l'exercice d'une industrie uniforme. Pressentant quelques dangers qui pouvaient résulter du nouveau genre de fabrication, relatifs à une trop grande concurrence entre eux, plusieurs allèrent s'établir à Genève au cours du XIX<sup>me</sup> siècle, afin d'être mieux dans un centre plus étendu, convenant davantage au développement de leurs talents. Parmi eux on peut citer Isaac Piguet, Philippe-Sam. Meylan, Pierre Rochat et fils, tous du Brassus ; Henri Capt, du Solliat, les frères Longchamp, des Queues, et Moïse Aubert, du Lieu.

Lors de leur départ pour Genève, ces horlogers s'occupaient de fabriquer de nombreuses pièces diverses de fantaisie, telles qu'automates de tous genres, oiseaux chantants sur boîtes à musique, pistolets et autres objets accompagnés de diverses complications. Il s'en fit un grand commerce à cette époque et plusieurs de ces pièces reviennent encore de nos jours pour les réparer chez les spécialistes de plus en plus rares qui peuvent encore en comprendre les délicats mécanismes.

(*A suivre.*)

Louis AUDEMARS.